

Exclusif - Roman Polanski : "On essaie de faire de moi un monstre"

Paris Match | Publié le 11/12/2019 à 15h00 | Mis à jour le 18/12/2019 à 17h05

Interview Hervé Gattegno et [Aurélie Raya](#)

A Paris, le 5 décembre 2019. Philippe Petit/Paris Match

Alors que «J'Accuse», son dernier film, remplit les salles, le metteur en scène Roman Polanski est à nouveau mis en cause dans une affaire de viol. Pour la première fois, il prend la parole et répond point par point.

Paris Match. La sortie de votre dernier film, "J'accuse", a été perturbée par des accusations de viol. Malgré la polémique, c'est néanmoins un succès. C'est une revanche ? Un soulagement ?

Roman Polanski. Je ne suis pas revancharde, ce n'est pas ma nature. Soulagée, oui. Faire un film, c'est un travail énorme, tous ces efforts, cette énergie et ces espoirs tournés vers un but unique : que les gens viennent le voir. Et ils sont venus ! J'ai eu autour de moi une équipe extraordinaire, très investie. Pendant le tournage, nous étions tous conscients que ça en valait la peine, que nous faisons œuvre utile. Je suis heureux que, malgré tout, les spectateurs ne se soient pas laissés décourager.

Vous faites allusion aux appels au boycott ; ils vous ont mis en colère ?

J'essaie d'avoir de la distance. Nous vivons une époque bizarre, j'ai l'impression d'un renversement d'idéologie total entre ma jeunesse et maintenant. J'ai eu la chance de vivre dans une société infiniment plus libre. Dans les années 1960, tout se déverrouillait : la parole, la musique, les mœurs. On n'aurait pas imaginé voir des groupes de manifestants devant un cinéma ou un musée pour interdire une projection ou une exposition. Aujourd'hui, tout est devenu possible. Et absurde. On vire le patron de McDonald's parce qu'il a eu une relation consentie avec une employée, un ministre de la Défense parce que, il y a quinze ans, il aurait mis la main sur le genou d'une journaliste. On met en cause l'évolution, l'existence des deux sexes, les vaccins, le fait que la Terre soit ronde ; on plonge dans une sorte de néo-obscurantisme.

Vous êtes nostalgique de vos jeunes années ?

Ce n'est pas que je les regrette, comme des vieux qui radotent que "c'était mieux avant" ; c'est plutôt comme si j'avais vécu sur une autre planète. Tout était simple entre les hommes et les femmes : on se rencontrait dans une boîte, on dînait, on rentrait ensemble, c'était normal. Une parenthèse de liberté entre la pilule et le sida. L'apparition du sida a tout bouleversé. Au début, on a cru que l'épidémie n'aurait d'impact que sur les relations sexuelles ; en fait, ça a rayonné sur tous les aspects de la vie : les mentalités, la mode, les affaires, la politique... C'était la fin de l'insouciance.

Vous viviez entre Londres, Los Angeles, Gstaad, le plus souvent entouré de femmes...

J'étais souvent à Gstaad, c'est le refuge que j'ai trouvé après le meurtre de Sharon [son épouse, l'actrice Sharon Tate, assassinée en 1969 à Los Angeles]. Je recevais plein d'amis dans mon chalet, des amis et des amies d'amis... On écoutait de la musique, on buvait, on bavardait, on dansait. Les jours de fête, on tirait des feux d'artifice. C'était toute une

atmosphère, très gaie. J'avais pas mal de copines, c'est vrai. Pas seulement des histoires d'une nuit, pas seulement pour le sexe. Certaines sont restées des amies pour la vie.

Avec un tweet, on ruine des réputations, des carrières et des vies

Parlons des attaques qui vous visent. L'ex-mannequin et comédienne Valentine Monnier vous accuse de l'avoir violée à Gstaad, en 1975. Vous souvenez-vous d'elle ?

A peine. Et je n'ai évidemment aucun souvenir de ce qu'elle raconte, puisque c'est faux. Je le nie absolument. Son visage sur les photos publiées me dit quelque chose, pas plus. Elle raconte qu'une amie l'avait invitée à passer quelques jours chez moi, mais elle ne se souvient plus qui c'était ! C'est facile d'accuser quand tout est prescrit depuis des dizaines d'années, et lorsqu'on est certain qu'il ne peut y avoir de procédure judiciaire pour me disculper.

Elle vous accuse également de l'avoir battue...

C'est délirant ! Je ne frappe pas les femmes ! Sans doute les accusations de viol ne font plus assez sensation, il fallait en ajouter une couche. Elle raconte [au journal "Le Parisien"] que je lui aurais demandé sur un télésiège : "Do you want to fuck ?" Pourquoi en anglais ? Elle prend à témoin trois de mes amis, présents au chalet : mon assistant Hercules Bellville, Gérard Brach et sa femme, Elizabeth. Les deux premiers sont morts – c'est commode, ils ne peuvent plus confirmer ni réfuter les propos qu'elle leur prête. Quant à Mme Brach, le journal ne l'a pas trouvée. Restent le voisin d'en face, John Bentley, qui "ne se souvient pas que Valentine lui ait parlé de viol", mais qui a une théorie sur mes prétendus "problèmes psychologiques avec les femmes", et un autre mystérieux voisin qui tient à garder l'anonymat – que craint-il ? Et quelques témoins encore plus indirects qu'un tribunal aurait rejetés mais que le journal reproduit sans réserve. Cette histoire est aberrante.

Valentine Monnier assure avoir été poussée à prendre la parole à cause du titre de votre film "J'accuse". Elle dit n'avoir pas supporté que vous puissiez vous identifier au sort du capitaine Dreyfus. Que répondez-vous ?

Où a-t-elle déniché ça ? Les journalistes m'ont posé trente fois la question, j'ai toujours répondu que jamais je ne m'identifierai à Dreyfus, ce serait grotesque. Les déclarations ont été publiées trois jours avant la sortie du film, mais tout avait été préparé à l'avance. Prémédité. Le journal aurait commencé sa pseudo-enquête en septembre, sans jamais chercher la moindre source qui ne provienne pas de mon accusatrice. Le but recherché était de saboter le film, en oubliant que, en me visant ainsi, on frappe également mon équipe de 200 personnes, le producteur Alain Goldman, tous les acteurs, Jean Dujardin, Grégory Gadebois, Louis Garrel, Emmanuelle Seigner et les nombreux acteurs de la Comédie-Française.

Dans le dossier de presse de "J'accuse", l'écrivain Pascal Bruckner parle d'un "maccarthysme néo-féministe" pour définir notre époque et vous semblez y souscrire. Est-ce le cas ?

Si on peut condamner quelqu'un juste avec un Tweet, c'est pire que le maccarthysme, où il y avait au moins une commission d'enquête ! On l'appelait "chasse aux sorcières", mais même les sorcières au Moyen Age avaient droit à un procès – expéditif, mais un procès. Aujourd'hui, on ruine des réputations, des carrières et des vies en quelques mots. Dans le lot, combien d'innocents ? Il y a certainement des accusations justes, mais on ne cherche plus à distinguer le vrai du faux. C'est effrayant.

Le mouvement #MeToo est né des accusations de dizaines de femmes envers le producteur Harvey Weinstein. Aviez-vous connaissance de son comportement dans le monde du cinéma ?

Je n'ai jamais eu aucun lien avec lui. Je l'ai croisé deux ou trois fois. Weinstein avait la réputation d'un requin dans les affaires, mais je ne savais rien de ses histoires avec les femmes. J'ai été très surpris par l'avalanche d'accusations, une farandole de visages familiers. Je sais en revanche que, en 2003, Weinstein a paniqué lorsque "Le pianiste" a reçu deux récompenses aux Bafta, les Oscars britanniques, dont celle du meilleur film. Weinstein, qui avait deux films nommés aux Oscars, a aussitôt lancé une campagne pour empêcher que la même chose ne se reproduise à Hollywood. C'est lui qui a déterré mon affaire avec Samantha, vieille de vingt-six ans et qui, à l'époque, n'intéressait plus personne, et son attaché de presse a été le premier à me traiter de "violeur d'enfants". Le paradoxe, c'est que "Le pianiste" n'a pas obtenu l'Oscar du meilleur film, prix qui va au producteur, mais moi j'ai eu celui du meilleur réalisateur ! Harrison Ford l'a accepté en mon nom, devant toute la salle debout.

Les victimes de violences sexuelles mettent souvent des années à parler, par peur ou par honte. La libération de la parole de ces femmes n'est-elle pas utile ?

Certainement. Mais je n'adhère pas à une philosophie selon laquelle on coupe des têtes pour le bien de quelques-uns. On dit ensuite que c'était le prix à payer pour une juste cause. Ça contredit les fondements de notre civilisation en matière de justice, depuis la Grèce antique, et la Magna Carta de 1215, surtout son article 39, le célèbre "Habeas corpus". Les principes de procès équitable, de présomption d'innocence. Voilà un des éléments essentiels de "J'accuse". C'est à l'accusation d'apporter la preuve de la culpabilité. Tant qu'aucune preuve n'a été produite, l'accusé reste innocent. C'est le principe sacré de la justice et le pilier de la démocratie, de l'Etat de droit. Maintenant, on se dispense de cette obligation, on considère que l'accusation vaut culpabilité. On risque tous de le payer très cher.

Lire aussi : [Le "J'accuse" de Roman Polanski](#)

C'est pour cela que vous teniez tellement à faire un film sur l'affaire Dreyfus ? Inconsciemment, vous vouliez évoquer l'injustice ?

C'est une question qu'il faudrait poser à mon psychiatre, sauf que je n'en ai pas. Beaucoup d'éléments de cette histoire peuvent me sembler familiers, mais, encore une fois, je ne me prends pas pour Dreyfus.

Vous considérez-vous comme une victime ?

Depuis des années, on essaie de faire de moi un monstre. Je me suis habitué à la calomnie, ma peau s'est épaissie, endurcie comme une carapace. Mais pour mes enfants, pour Emmanuelle, c'est épouvantable. C'est pour eux que je parle ; pour moi, je n'espère même plus changer le cours des choses. Ils souffrent énormément. Ils reçoivent des insultes, des menaces sur les réseaux sociaux. Les enfants me le cachent pour me protéger, mais je l'apprends par Emmanuelle – de toute façon, y a-t-il encore des secrets de nos jours ? Bien sûr, je suis responsable. En 1977, j'ai commis une faute et c'est ma famille qui en paie le prix presque un demi-siècle plus tard. Les médias se sont jetés sur moi avec une violence inouïe. Ils s'emparent de chaque nouvelle fausse accusation, même absurde et sans substance, car elle leur permet de ranimer cette histoire. C'est comme une malédiction qui revient et je ne peux rien y faire...

Ce dont vous parlez, c'est l'affaire Samantha Geimer. Une adolescente de 13 ans qui vous a accusé, en 1977, de l'avoir droguée et violée dans la villa de Jack Nicholson à

Hollywood. Vous avez plaidé coupable dans cette affaire, puis dans votre autobiographie, parue en 1984, vous avez écrit avoir été condamné “pour avoir fait l’amour”. Regrettez-vous cela aussi ?

Ce n’est pas Samantha mais le procureur qui m’a accusé de ces délits, et je n’ai jamais plaidé coupable pour ces chefs d’accusation. J’ai plaidé coupable pour un rapport illicite avec une mineure. Samantha et moi seuls savons ce qui s’est passé ce jour-là. Je ne veux plus y revenir. Quoi que j’aie fait, de quelque manière que ce soit, c’est profondément regrettable. Je l’ai dit de nombreuses fois, je l’ai écrit à Samantha avec qui je maintiens un contact, elle le sait. Elle et sa famille ont souffert par ma faute, et malgré moi ça continue. Chaque fois qu’on lance un nouveau mensonge contre moi, on revient à elle. Alors qu’à l’origine, si le procureur a proposé un accord, c’était pour lui éviter un procès. Sa famille ne voulait pas que son nom soit publié. Mais leur nom est sorti et, depuis, elle vit l’enfer. Cela fait des années qu’elle demande qu’on referme les poursuites qui me visent. Elle a écrit plusieurs fois au procureur pour lui expliquer que le traumatisme que lui cause le “cirque médiatique” est bien pire que ce que je lui ai fait subir. Personne n’en tient compte !

Vu d’aujourd’hui, croyez-vous qu’un procès aurait été préférable ?

Je le crois.

N’était-ce pas pour vous le risque d’être lourdement condamné ?

Non. Il y avait à l’époque, dans le district, plusieurs cas de ce délit. Personne n’est allé en prison. Je n’essaie pas de minimiser mon acte, mais de donner une idée de la jurisprudence de cette période. Au fil des années et des articles, on a fait comme si j’avais reconnu être un violeur et, après tout ce temps, on continue de retenir ça contre moi. On répète aussi que j’ai fui la justice : c’est faux. J’étais à Tahiti, sur le territoire français, quand le juge Laurence Rittenband m’a condamné à une “étude de diagnostic” de 90 jours qui devait constituer la totalité de ma peine. Je suis rentré en Californie pour me présenter à la prison de Chino, d’où les autorités m’ont libéré au bout de 42 jours. Sans caution. J’étais libre, je n’attendais que l’audience finale et le verdict officiel. C’est mon avocat qui m’a appris que, sous la pression des médias, le juge a trahi sa parole et décidé de me placer en détention dans le cadre de ce que les Américains appellent “indeterminate sentence”. Et c’est alors que je suis rentré en France. Plus tard, le procureur lui-même a dit que, dans de telles circonstances, il comprenait que je sois parti... Ce que je dis là, ce sont des faits, mais personne ne raconte jamais ça !

Avez-vous le sentiment d’être tombé dans un piège ?

Jugez vous-même. La première initiative du juge Rittenband était d’organiser une conférence de presse. Les juges aux Etats-Unis sont élus, il faut qu’ils soignent leur image. Rittenband ne pensait qu’à ça, il discutait de mon affaire au Hillcrest Club et consultait en coulisses un autre procureur, ce qui est illégal. Il s’est servi de moi pour faire sa publicité. En 2010, un de ses successeurs a écrit dans un e-mail que si je revenais en Californie, j’irais en prison et qu’il retarderait l’audience le plus longtemps possible pour “me rabattre mon caquet”. Voilà la justice : chaque magistrat couvre les fautes des précédents. L’accord que j’ai passé avec la famille de Samantha Geimer est courant en Amérique, le système judiciaire est fait ainsi. Avec moi, rien n’a été normal. Si vous ajoutez mes 42 jours à Chino, mes 70 jours de prison en Suisse et mes 221 jours d’assignation à résidence, 333 jours de privation de liberté en somme, c’est plus que la peine à laquelle j’aurais pu être condamné si le procès avait eu lieu, et deux fois plus que la peine encourue aujourd’hui.

Comprenez-vous que désormais la question du consentement d’une très jeune fille face à un homme bien plus âgé [vous aviez trente ans de plus qu’elle] soit observée

différemment ?

Ça dépend du point de vue. Que pensez-vous d'un très jeune homme face à une femme bien plus âgée ? Je vous l'ai dit, les mœurs ont profondément changé. On oublie à quel point notre société a été plus libre, plus tolérante. Tout ce dont on m'accuse renvoie toujours à cette époque. C'était il y a presque un demi-siècle !

C'est vrai que certains comportements ne sont plus acceptés. Ne peut-on pas considérer cela comme un progrès ?

Comment définir ce qui constitue un progrès ? Je doute que les gens soient plus heureux maintenant. On peut toujours critiquer, voir le mal partout, ce qui nous semble inconcevable aujourd'hui correspond à ce que le monde croyait juste autrefois. Ceux qui évoquent un progrès ne sont pas forcément les plus nombreux, peut-être qu'ils crient plus fort que les autres... Ayons un peu d'humilité, imaginons comment on va nous juger dans cinquante ans.

Dans le documentaire "Wanted and Desired" qui vous a été consacré, on vous voit répondre à une interview, en 1979, et dire en souriant que vous aimez les "jeunes filles". C'était une provocation ?

Pas du tout, c'est vrai. A présent, on dirait plutôt "jeunes femmes". Celles que je fréquentais avaient souvent 20 ans, c'était mal ?

Vous avez eu une aventure avec Nastassja Kinski, elle en avait 15...

Notre histoire ne choquait personne. C'était une relation consentie. Nous sommes restés des amis, on s'écrit, elle connaît Emmanuelle et mes enfants. D'ailleurs, pourquoi personne ne lui demande ce qu'elle pense de moi ? J'ai gardé de très bonnes relations avec la plupart des actrices qui ont tourné pour moi. C'est drôle, si on me jugeait sur mes films, on pourrait dire que je suis féministe. Pensez à "Chinatown", "Tess", "La jeune fille et la mort", "La Vénus à la fourrure"... Ce sont tous des hommages aux femmes.

Vous avez également eu une liaison avec la comédienne Charlotte Lewis, qui vous accuse de l'avoir violée en 1982. Que répondez-vous ?

C'est un mensonge odieux ! Elle a porté cette accusation en 2010, quand j'étais emprisonné en Suisse, dans l'attente de la décision sur l'extradition. Elle a dû oublier que, onze ans auparavant, en 1999, donc treize ans après le tournage de "Pirates", où je lui avais donné un rôle, elle a fait une interview [il fouille dans un dossier et extrait une coupure de presse d'un magazine anglais], où elle déclare : "J'étais fascinée par lui, je voulais devenir sa maîtresse" puis "Je le désirais sans doute plus qu'il ne me voulait". C'est une interview longue et détaillée, où elle confesse par ailleurs : "Je ne sais plus combien d'hommes ont couché avec moi pour de l'argent. J'avais 14 ans."

Elle a prétendu par la suite que les propos rapportés dans ce journal avaient été déformés...

Déformés ? Et ça aussi ? "France-Soir", 8 mai 1986 : "Je dois tout à Roman Polanski, à Dieu et ma mère qui m'a mise au monde." Ou bien Paris Match, 16 mai 1986 : "Le tournage a été pour moi un rêve absolu. J'avais l'impression d'être hors du temps. Sitôt le film achevé je me suis sentie orpheline. Entre Roman et moi, malgré tout ce qu'on a raconté, il n'y a eu qu'une histoire d'amitié. Je sais que si j'ai besoin de lui, il sera toujours là." Voyez-vous, la première qualité d'un bon menteur c'est une excellente mémoire. On mentionne toujours Charlotte Lewis dans la liste de mes accusatrices sans jamais relever ces contradictions.

Mais quel intérêt aurait-elle de vous accuser à tort ?

Qu'est-ce que j'en sais ? Frustration ? Il faudrait interroger des psys, des scientifiques, des historiens, que sais-je.

Avez-vous essayé de lui parler depuis ses accusations ?

Pourquoi, pour en découdre ? Au contraire, je la voudrais hors de ma vie.

Une certaine Renate Langer affirme, elle, que vous auriez abusé d'elle à Gstaad quand elle avait 15 ans. Vous souvenez-vous d'elle ?

C'est vraiment n'importe quoi. Ses photos trouvées sur Internet me rappellent encore quelque chose. Est-ce que je l'ai croisée à Munich... ? Elle dit que je l'aurais violée deux fois : à Gstaad, puis en Italie pendant le tournage de "What ?" qui a eu lieu il y a presque un demi-siècle. Je n'ai aucun souvenir de sa présence sur le tournage. La justice a considéré que tout était prescrit mais son nom figure toujours sur une liste de dix ou douze femmes, publiée sur le site imetpolanski.com créé par un dénommé Matan Uziel, un Israélien que je ne connais pas. Sur Twitter, il offre 20 000 dollars à qui apportera un témoignage contre moi. Je ne sais pas s'il paie, mais la plupart des accusations qu'il publie sont anonymes.

Sur cette liste, il y a aussi l'Américaine Marianne Barnard, qui prétend que sa mère vous l'aurait "vendue" quand elle avait 10 ans pour financer ses études universitaires. Vous la connaissez ?

Pas du tout, c'est carrément tragi-comique. Une fille de 10 ans, franchement... [Il soupire.] Elle raconte une séance de photos qui se serait passée sur une plage à Malibu. Quand ce truc est apparu, je l'ai entendu à la radio dans ma voiture ; je me suis arrêté pour appeler des amis. C'était si absurde que je me suis dit : "Cette fois, c'est allé trop loin, tout va enfin s'arrêter." C'est le contraire qui s'est passé. On l'a ajoutée à la liste de mes "victimes", sans rien vérifier. C'est sidérant : sa mère enseigne toujours dans la même université américaine et on ne lui demande pas de comptes ? Si cette femme a vendu sa fille à un pervers, ce serait la chose à faire, n'est-ce pas ? Mon avocat a engagé un détective. Le frère de cette femme a déclaré sur des documents officiels qu'elle avait déjà accusé son père de l'avoir violée, et qu'elle a fait deux séjours en hôpital psychiatrique. "Elle tweete et retweete, et retweete, et finit par croire ce qu'elle a tweeté." Nous avons montré ces documents à des journalistes : personne n'en tient compte. Qu'est-ce que je peux faire de plus ?

Vous vous sentez victime d'un acharnement ?

Plutôt une proie facile. Mes problèmes avec les médias ont commencé bien avant : au moment du meurtre de Sharon Tate. Entre sa mort et l'arrestation des assassins (Charles Manson et ses complices), il s'est écoulé quatre mois. Pendant cette période, on a écrit tant de choses affreuses sur Sharon, sur nos amis assassinés, sur moi. Le massacre était si atroce. Une femme belle, célèbre, enceinte de huit mois et demi – c'était peut-être plus facile à accepter si les victimes n'étaient pas innocentes... De grands journaux insinuaient que j'étais impliqué, que Sharon et ses amis avaient succombé à une séance de sorcellerie, "Newsweek" dénonçait "la sous-culture hollywoodienne" en parlant de "drogue, ésotérisme et pratiques sexuelles dévoyées" – autrement dit : ils l'ont bien cherché !

Quelle a été votre réaction ? La colère, l'abattement ?

Ma vie était brisée. Déjà à cette époque, je n'aimais pas trop me montrer. Pendant que la police menait l'enquête, autour de moi on me disait : "Il faut que tu parles." J'ai finalement tenu une conférence de presse, j'ai raconté notre bonheur, notre vie tranquille sans débauche ni drogue, sauf parfois un ami qui fumait un joint... C'est la seule phrase que tous les médias

ont reprise ! C'est sans doute ce qui va se produire avec cette interview : une ou deux "petites phrases", uniquement à charge contre moi. Je m'en foutais, j'étais obsédé par le crime, je cherchais le coupable comme un fou, persuadé que c'était quelqu'un de notre entourage. Avec Peter Sellers, on a offert une récompense, c'est ce qui a permis de recueillir des témoignages qui ont mené jusqu'à Manson.

J'ai commis une faute et ma famille en paie le prix

Ça a été un soulagement pour vous ?

Non. Je vivais dans l'illusion qu'une fois les coupables arrêtés Sharon reviendrait. Et puis j'ai compris que non, que ma vie ne serait plus jamais la même. Depuis, chaque fois qu'il y a des événements tragiques, je pense à ces gens qui cherchent éperdument des coupables, et je me dis : "Les pauvres, ils ne savent pas que c'est un leurre." On parle de "faire son deuil". Mais il n'y a pas un jour, un moment précis où le deuil se fait. La peine s'éloigne, c'est tout, jusqu'à être assez loin pour vous permettre de vivre à peu près normalement.

Comment avez-vous survécu à un tel drame ? Grâce au cinéma ?

Je n'étais pas capable de travailler tout de suite, mais à un moment l'envie est revenue. Et j'avais besoin de gagner mon pain. "Rosemary's Baby" avait bien marché, mais ça ne m'avait rapporté que mon salaire, environ 50 000 dollars. Je n'étais pas riche. Alors je me suis lancé dans "Macbeth" et je n'ai plus arrêté. Je me suis rendu compte que, malgré mes malheurs, j'étais quasi heureux sur un plateau. Et, enfin, la rencontre avec Emmanuelle, en 1984, et la famille que nous avons fondée ; les enfants, qui font que le travail n'est plus l'essentiel, ont tout changé : je me suis mis à organiser mes tournages en fonction des vacances scolaires.

Votre mère est morte à Auschwitz, votre épouse a été sauvagement assassinée, vous êtes régulièrement accusé d'abus sexuels, vous avez été en prison... Comment vivez-vous cet enchaînement d'épreuves ? Y voyez-vous une continuité, un destin tragique ?

C'est quoi un destin ? Les événements surgissent, ma vie est peu commune ; on dirait des pelures d'oignon, une couche en dévoile une autre... Ma mère a été prise en 1941 par les Allemands à la place de ma sœur Annette, qui devait avoir 16 ans – elle l'a poussée derrière le lit pour la cacher. Mon père, j'ai été séparé de lui dans le ghetto de Cracovie. Il est revenu du camp de Mauthausen après la guerre. Un jour, il m'a raconté comment, au camp de Plaszow, les gardiens avaient fait sortir tous les prisonniers, sauf les enfants, sous la pluie pendant des heures. Puis les camions étaient arrivés et on y a fait monter les enfants. Il se rappelait les bruits, les cris, les pleurs, les gens qui chavirent dans la boue et, pendant ce temps, les haut-parleurs diffusaient une vieille chanson allemande : "Oh Mein Papa". Un jour, je l'ai trouvée en larmes dans sa chambre d'hôtel. La radio jouait la même chanson... Comment une nation a-t-elle pu sombrer ainsi ? Tout peut arriver. Ce qui se passe en ce moment dans le monde, si bizarre, si inquiétant, on ne l'aurait jamais imaginé.

Votre pays, aujourd'hui, c'est la France ?

Oui. Je suis né ici. Enfant, j'entendais mes parents parler de Paris, c'était comme un idéal. Ma sœur y habitait et, dès que les autorités communistes polonaises ont accordé des passeports à ceux qui avaient de la famille à l'étranger, j'ai foncé à Paris, j'avais 22 ans. Vous savez quelle était l'adresse ? 100, rue de Charonne – comme Sharon, ma vie est pleine de signes...

L'Académie des Oscars vous a exclu en 2018. Cela vous rend-il amer ?

Ça me fait plutôt sourire. Pendant des années, ils me donnaient des nominations. En 2003, ils

ont fini par me donner un Oscar, tout ça après les faits pour lesquels ils me virent maintenant. Ça indique bien le changement d'époque.

A Hollywood, je suis pire qu'un paria, un lépreux

Vous vous sentez comme un paria à Hollywood ?

Pire, un lépreux.

Vos amis de l'époque, Warren Beatty, Jack Nicholson, ne vous soutiennent plus ?

Quand on s'appelle, on parle de nos familles, des films, pas de ce genre de chose.

Retourneriez-vous un jour aux Etats-Unis ?

Non. Si je le faisais, on me jetterait en prison alors qu'il n'y a plus aucun motif. Et n'oubliez pas que toutes ces idées folles que je réprovoque viennent de ce pays, qui est devenu dingue. Récemment, sur ma fiche Google, quelqu'un m'a ajouté un troisième enfant avec le prénom du bébé que portait Sharon, avec lequel elle a été enterrée. J'ai dû envoyer des courriers d'avocat, menacer d'un procès pour le faire retirer. Aujourd'hui, quelqu'un se permet de récrire votre biographie, et vous ne pouvez presque rien faire...

Est-ce votre histoire, vos films qui suscitent une certaine folie envers vous ?

Je ne sais pas. Après "Le bal des vampires" et "Rosemary's Baby", on a fait comme si c'étaient des films autobiographiques, c'est étrange. Il y a une vingtaine d'années une femme m'a contacté en disant que Sharon ne portait pas un garçon mais une fille, et que c'était elle, sauvée par les assassins. Depuis, elle m'envoie des lettres, des cadeaux, des photos. Elle a changé son nom de Rosie Blanchard en "Rosie Tate Polanski". C'est du délire : elle est née deux ans après la mort de Sharon ! [Il déballe un carton rempli de papiers, d'enveloppes, certaines encore cachetées.] J'ai tout gardé, sinon qui pourrait me croire ? Il y a deux ans, à Gstaad, un jeune couple a sonné à ma porte. Ils m'ont remis une lettre de Rosie, je ne savais plus qui c'était. Le jeune homme m'a dit : "Rosie, ta fille. C'est ma mère, je suis ton petit-fils !" Au secours !

En France, la Société civile des auteurs réalisateurs producteurs [Arp] vous a "suspendu" et envisage, elle aussi, de vous exclure. Vous allez vous défendre ?

Je me défends avec mes films. Je doute qu'en leur sein tout le monde soit d'accord. L'Arp, j'ai aidé à la créer, Claude Berri m'avait convaincu que c'était utile. Aujourd'hui, je ne sais plus.

L'actrice Adèle Haenel a demandé que la projection de "J'accuse" soit encadrée par des débats sur les violences faites aux femmes. Qu'en pensez-vous ?

Pour moi, un film ne doit pas être encadré par quoi que ce soit. Je crois en la liberté.

A force d'oppositions et d'appels au boycott, craignez-vous d'en arriver à ne plus pouvoir réaliser d'autres films ?

Le public répond. Nous avons dépassé le million de spectateurs en France, j'en suis heureux. Peut-être que certains vont dire que c'est grâce à la polémique. Je les laisse à leurs suppositions. Moi, je m'intéresse aux sciences, à la physique, aux probabilités ; je sais qu'il n'y a pas de vérité absolue, on peut seulement s'en approcher. Si les campagnes continuent contre moi, peut-être qu'ils finiront par m'empêcher de tourner. Mais je suis optimiste de nature.